



# Giungemmo : è il fine ( ?). Fuite vers un néant et voyage sans retour dans la poésie de Pascoli

Yannick Gouchan

## ► To cite this version:

Yannick Gouchan. Giungemmo : è il fine ( ?). Fuite vers un néant et voyage sans retour dans la poésie de Pascoli . Cahiers d'Etudes Romanes, 2013, Fuites en avant ou à rebours. La fuite en mots et en images, 22, pp.241-256. hal-01362749

**HAL Id: hal-01362749**

**<https://hal.science/hal-01362749>**

Submitted on 9 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yannick Gouchan

## ***Giungemmo : è il fine ( ? ). Fuite vers un néant et voyage sans retour dans la poésie de Pascoli***

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Yannick Gouchan, « *Giungemmo : è il fine ( ? ). Fuite vers un néant et voyage sans retour dans la poésie de Pascoli* », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 22 | 2010, mis en ligne le 28 janvier 2013, consulté le 28 novembre 2013. URL : <http://etudesromanes.revues.org/497>

Éditeur : Centre aixois d'études romanes

<http://etudesromanes.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://etudesromanes.revues.org/497>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Cahiers d'études romanes

***Giungemmo : è il fine (?)***  
**Fuite vers un néant et voyage sans retour dans la poésie de Pascoli**

Yannick GOUCHAN  
*Université de Provence*

*Résumé :*

Dans le cadre d'une étude sur la fuite physique, la poésie pascolienne offre en premier lieu un corpus intéressant sur la fuite au delà de l'Océan. Les deux textes de conclusion des *Primi* et *Nuovi Poemetti* permettent ainsi de se pencher sur l'émigration des Italiens, ou fuite vers un ailleurs inconnu et prometteur. La fuite vers l'inconnu est aussi un élément fondamental dans la poésie antiquisante de Pascoli, notamment avec les figures de héros. Alexandre le Grand a fui vers les conquêtes mais n'arrive qu'au néant (la Fin ?), Ulysse tente de fuir sa vieillesse paisible pour une nouvelle Odyssée, pour mieux sombrer dans le vide. Andrée, héros contemporain de Pascoli, sombre lui aussi après avoir fui vers le Pôle à conquérir. Fuite motivée par des raisons sociales ou par une volonté de dépassement de soi, les exemples pascoliens montrent que le voyage sans retour entraîne une disparition de l'être, métaphorique ou réelle.

Giovanni Pascoli (1855-1912) fut l'un des auteurs italiens les plus importants de la période entre les deux siècles, à cheval entre la tradition poétique portée par son maître, le poète national Giosué Carducci, les échos du symbolisme européen dans la Péninsule (que l'histoire littéraire a nommé *Décadentisme*) et les prémices d'une modernité propre au XX<sup>e</sup> siècle (le *Novecento* italien). L'œuvre de Pascoli présente de nombreux recueils de poèmes, des essais sur la littérature italienne (Dante, Leopardi) et classique, des traductions des poètes grecs et latins, et une immense production poétique en langue latine, qui lui valut une renommée internationale de son

vivant<sup>1</sup>. Les livres de poésie en italien couvrent la période 1891-1912, et démontrent une inspiration tantôt géorgique, naturaliste, impressionniste, tantôt narrative, existentielle, érudite, angoissée, sans que toutes ces définitions génériques entrent en contradiction et créent des scissions au sein du corpus. S'il est indéniable que le poète des premiers recueils (à savoir le Pascoli *myricéen*, l'auteur de *Myricæ*) se tourne vers l'espace naturel et que le poète vieillissant aspire à une grandeur institutionnelle par des œuvres à vocation célébrative, historique et civile (le Pascoli *vates*), une étude approfondie permet de constater que la genèse des livres est souvent marquée par la synchronicité de sources d'inspirations à première vue incompatibles et contradictoires. En somme, le poète virgilien de la nature toscane cohabite sans cesse avec le poète helléniste et le chantre civil.

L'œuvre poétique de Pascoli constitue dans l'histoire de la poésie italienne un jalon très important, car il fut l'un des premiers, si ce n'est le premier, à créer les conditions linguistiques et stylistiques pour la libération de l'héritage pétrarquais. La difficulté des poèmes de Pascoli réside certainement dans les choix lexicaux souvent inspirés pas des sources scientifiques ; dans la construction syntaxique qui privilégie la parataxe, les deux points, l'analogie ; dans la co-présence de formes traditionnelles directement issues des lectures de Virgile ou d'Homère et de formes absolument insolites comme le langage parlé en dialecte, les onomatopées pour les cris d'animaux, etc. Le symbolisme de Pascoli est donc en partie lié à la vague symboliste européenne de son temps tout en conservant des spécificités assez éloignées de l'esthétique symboliste en général. Ainsi, la vision de l'espace et du temps est-elle sous tendue par l'analogie avec de multiples éléments qui forment un réseau de symboles (comme la fleur, l'arbre, l'insecte, la lumière, le rêve, la mort), et la référence à des figures mythiques entre bien dans l'inspiration contemporaine (Narcisse, Ulysse). Mais Pascoli introduit deux nouvelles dimensions qui l'éloignent du symbolisme : d'une part, la référence récurrente au monde de la ruralité, à la terre comme valeur à sauvegarder, au travail agricole représenté par une langue souvent technique, d'autre part, l'instinct de régression vers l'enfance comme refuge contre la peur du monde et refus d'assumer, en quelque sorte, l'âge adulte, retour vers la fusion maternelle, aspiration funèbre à la réunion familiale au sein du cimetière, etc.

---

<sup>1</sup> Il remporta en effet quatorze fois la médaille d'or du concours de poésie néo-latine d'Amsterdam.

Le corpus permettant d'étudier le thème de la fuite chez Pascoli est constitué essentiellement des recueils postérieurs au versant appelé *myricéen*, celui placé sous le signe des « humbles tamaris » d'inspiration virgilienne – l'épigraphe des deux livres *Myricæ* et *Canti di Castelvecchio* est en effet tirée des *Bucoliques* : « Arbusta iuvant humilesque myricæ ». Les livres pouvant offrir la matière à l'étude du voyage et de la fuite correspondent à la poésie narrative (*Poemetti*, 1897-1909), hellénisante (*Poemi Conviviali*, 1904) et civile de l'auteur (*Odi e Inni*, 1906-1913). Perçu par ses contemporains comme l'héritier de Virgile<sup>2</sup> et l'aspirant *vates* de l'Italie libérale des années 1900, Pascoli évoque à plusieurs reprises le thème de la fuite, presque toujours lié au voyage.

La question du voyage dans la littérature implique la description ou le récit de déplacements sur terre ou par voie maritime ou aérienne. Nous rencontrons ces trois types de déplacement chez Pascoli, avec la conquête de la terre par Alexandre le Grand, le voyage transocéanique des émigrés italiens ou l'odyssée d'Ulysse, et l'exploration du Pôle en dirigeable. Dans chaque cas il s'agit d'une exploration ou d'une découverte de l'inconnu, et le fait que ce voyage mène soit à la recherche d'une vie meilleure dans l'ailleurs, soit au vide et au néant oblige à considérer le voyage en relation directe avec le problème de la fuite. En effet, les émigrés fuient l'Italie pour un ailleurs qui apportera le bonheur, tandis que les héros conquérants (Alexandre, Ulysse, Andrée) cherchent un ailleurs qui n'existe pas, sinon dans leur propre disparition. On peut alors parler de fuite de la réalité par le voyage. À ce propos, Pascoli a eu très tôt conscience de l'infini cosmique et de l'espace vide lorsqu'il étudiait au collège des Piaristes d'Urbino et que le père Serpieri, fêru d'astronomie, éveilla chez l'enfant la fascination pour le vide céleste, le goût pour l'observation des étoiles, la réflexion sur l'infinité. Le vide cosmique dans sa poésie, et notamment dans les poèmes qui évoquent des fuites vers l'inconnu, prend une signification existentielle, car il ne renvoie qu'au vide de la vie elle-même, il n'apporte que la déception, la fin de l'illusion.

La fuite, telle que Pascoli la traite dans sa poésie, pourrait faire l'objet de trois niveaux d'analyse, selon trois modalités principales. La première modalité serait la fuite vers un ailleurs qui promet le bonheur, à travers les textes sur l'émigration des Italiens. Il s'agit de la description d'une fuite quasiment nécessaire et qui donne lieu, dans l'écriture, à une forme de plainte lyrique et politique à la fois. La seconde modalité concerne la fuite

---

<sup>2</sup> D'Annunzio l'appelle justement « ultimo figlio di Vergilio », *Commiato, Alcyone*, 1903.

vers l'inconnu et le désir de conquête, pour échapper à sa destinée. Alexandre le Grand et l'explorateur suédois Andrée sont les archétypes de ce voyage sans retour. La troisième modalité de la fuite sera une lecture de l'*Odyssée* revisité par Pascoli. Ulysse est contraint à la fuite après que ses compagnons ont ouvert l'outre des vents, dans *Il sonno di Odisseo*. Alors que dans *L'ultimo viaggio* le roi d'Ithaque fuit son île pour une nouvelle Odyssée, vouée à l'échec.

### **Fuite vers l'ailleurs : l'émigration des Italiens**

Les conditions socio-économiques de l'Italie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale permettent de comprendre pourquoi plusieurs centaines de milliers d'Italiens ont choisi de fuir leur patrie. Environ trois cent ou quatre cent mille Italiens partent chaque année jusqu'en 1915. Il s'agit surtout de paysans qui fuient les conditions de vie misérables, l'impossibilité de posséder sa propre terre, les difficultés pour nourrir des familles nombreuses. La prédominance d'une agriculture encore traditionnelle tournée vers la subsistance, le faible développement industriel, le taux de natalité très élevé, la lenteur des choix politiques pour favoriser les régions les plus pauvres constituent une partie des motivations qui poussent à l'émigration durant cette période. La fuite vers l'ailleurs devient synonyme de vie meilleure, de nouveau travail, voire d'enrichissement, même si la désillusion sera souvent au rendez-vous dans les pays d'accueil. Mais s'il s'agit d'un drame pour la nation qui perd plusieurs millions de citoyens en quelques décennies (perte cependant compensée par le fort taux de natalité, comme nous l'avons souligné plus haut), l'émigration massive des Italiens peut aussi être considérée comme une solution provisoire à la misère sociale, d'où l'attitude plutôt conciliante de l'État italien envers les migrants. C'est justement contre cette attitude conciliante qui accepte la fuite que Pascoli publie le poème *Pietole*, en 1909, dans le quotidien national *Il Corriere della Sera*.

Les trois poèmes que Pascoli consacre à la question de l'émigration sont tous des poèmes de conclusion des recueils auxquels ils appartiennent : *Italy* termine les *Primi Poemetti* sur le chant dédié à l'Italie qui réside à l'étranger (les italo-américains), *Pietole* termine les *Nuovi Poemetti* sur le chant dédié à l'Italie qui s'exile (les émigrés), quant à l'*Inno degli emigrati italiani a Dante* il termine le recueil *Odi e Inni* sur la célébration de l'Italien qui part vers l'ailleurs. L'intention de l'auteur n'est certainement pas d'écrire des textes politiques ou engagés, les trois poèmes ne contiennent pas de message explicitement politique, même si Pascoli encourage

indirectement la patrie à ne pas laisser partir ses enfants, dans *Pietole*, au moment où précisément il justifie la conquête coloniale italienne en Afrique pour créer une patrie de l'autre côté de la Méditerranée, afin de donner la terre aux paysans italiens.

Le poème *Italy*, qui a la forme d'un *poemetto*, c'est-à-dire un poème long d'inspiration narrative, ne traite pas vraiment de la fuite mais du retour temporaire d'italo-américains en Toscane, dans leur famille. Le texte sous-entend toutefois que l'émigration a été une fuite nécessaire car les parents restés en Toscane sont toujours pauvres tandis que la famille émigrée a amélioré son niveau de vie. La petite fille italo-américaine, Molly, constitue le lien entre les deux continents et, à la fin du poème, elle promet à sa grand-mère mourante de revenir en Italie. En revanche, le *poemetto* postérieur, *Pietole*, publié en 1909, traite des raisons de la fuite de la patrie :

E perché migri ? e perché fuggi ? Grande  
assai non t'è questo tuo verde campo ?  
Non ha la siepe, che lo fa più grande  
perché più tuo ? [...] <sup>3</sup>

*Pietole* est le nom d'un village près de Mantoue, lieu natal de Virgile. Le texte reprend le thème d'*Italy* sous l'angle de l'exil et non du retour. La répétition dans trois langues différentes (anglais, allemand, espagnol) de la phrase « Je suis italien / j'ai faim... » permet d'insister sur le phénomène de misère sociale qui pousse des millions d'Italiens à quitter leur patrie ou bien à fuir les campagnes pour les villes, à cause de la spéculation dans l'achat des terres. Ces trois phrases en langue étrangère sont en réalité tirées d'un petit manuel pour les émigrants intitulé *Vademecum dell'emigrante mantovano*. L'effet linguistique insolite provoqué par la répétition trilingue de cette plainte, comme dans un refrain, renforce l'idée de fuite vers l'étranger, dans un pays inconnu qui ne parle pas la même langue. L'obligation de se préparer à dire la phrase dans trois idiomes différents signifie aussi, plus largement, que le futur migrant ne connaît pas encore sa destination, comme le souligne le début de la deuxième partie, car la fuite est ici synonyme de douloureuse séparation pour un ailleurs inconnu :

---

<sup>3</sup> « Et pourquoi émigres-tu ? Pourquoi fuis-tu ? Ce champ / verdoyant n'est pas assez grand pour toi ? / N'a-t-il pas de haie, qui le rend plus grand / car il t'appartient encore plus ? [...] », *Pietole*, *Nuovi Poemetti*, XVI, vv. 1-4. Notre traduction. En l'absence – inexplicable pour un auteur aussi important dans la littérature italienne – de traduction française, les traductions des poèmes que nous proposons en note n'ont d'autre but que de permettre la compréhension du texte original pour les lecteurs non italianisants ; il s'agit simplement d'une traduction littérale, d'où, parfois, les ajouts ou autres simplifications.



Ché nell'autunno è per lasciare i campi,  
il campagnolo, e dire addio per sempre  
alla sua verde Pietole. Ché fugge  
la Patria ; dove, e' non lo sa per ora.  
Qual sia per lui, de' quattro venti, ancora  
e' non lo sa [...]<sup>4</sup>

L'analyse des raisons de la fuite et le reproche implicite adressé à l'État italien qui l'entretient par son inaction est soutenue par une longue description, assez convenue, de la terre qui n'arrive plus à nourrir ses enfants. D'un point de vue politique, Pascoli traite ici d'un problème important de son époque, la misère des paysans qui contraint à l'exil, soit vers les villes soit au delà des frontières. Il fait référence, dans une note finale, aux essais de Pasquale Villari sur l'émigration, publiés eux aussi en 1909. Selon Villari, le capitalisme dans les campagnes provoque l'expropriation des paysans propriétaires qui se font berner par les spéculateurs (sous le terme générique « Società speculatrici »<sup>5</sup>). La fuite qui entraîne la séparation évoquée dans le poème prend une connotation à la fois classique et anthropologique, car la quatrième partie du texte, qui compare la condition du paysan contemporain à celle de Virgile, emploie le terme « tribù » pour désigner tout ce que le migrant laisse derrière lui après son départ : « [il] tuo natio villaggio, / [la] tua gente e [la] tua tribù »<sup>6</sup>. En effet Virgile est convoqué par Pascoli comme natif du village de Pietole (jadis Andes) et poète qui déplorait déjà en son temps la fuite des campagnes, dans ses *Bucoliques* et *Géorgiques*. La portée politique de la poésie pascolienne reste très limitée, mais en 1911, lors d'un célèbre discours au théâtre de Barga (*La grande proletaria s'è mossa*), le poète civil déclara que l'émigration italienne au delà de l'Océan pouvait être remplacée par le départ de l'autre côté de la Méditerranée. En effet, la fuite vers les Amériques et l'abandon de la Patrie motive et justifie la conquête de nouvelles terres italiennes. Alors que l'Italie s'engage dans une guerre contre l'Empire Ottoman pour coloniser la Libye, Pascoli déclare que la colonisation permettra de donner la terre aux paysans italiens chassés des campagnes. Le discours mêle des arguments sociaux et humanitaristes sur le ton de la victimisation, à des

<sup>4</sup> « Car à l'automne le paysan va quitter / les champs, et dire adieu pour toujours / à son vert Pietole. Car il fuit / sa Patrie ; pour où, il ne le sait pas encore. / Lequel des quatre vents le poussera, encore / il ne le sait pas [...] », *Ibidem*, II, vv. 1-5.

<sup>5</sup> Note de l'auteur, *Nuovi Poemetti*. Édition de référence : Giovanni PASCOLI, *Tutte le poesie*, Roma, Newton & Compton, 2001, p. 267.

<sup>6</sup> « ton village natal / ta famille et ta tribù », *Pietole*, IV, vv. 16-17.



arguments colonialistes, mais sans connotation idéologique, et donc assez loin des milieux intellectuels nationalistes qui ont poussé à cette guerre<sup>7</sup>.

Le troisième texte de Pascoli qui traite de l'émigration des Italiens, intitulé *Inno degli emigrati italiani a Dante*, a été écrit en 1911 pour être mis en musique et joué lors de l'inauguration d'un monument à Dante Alighieri par la communauté italo-américaine de New-York, comme il le précise dans une note<sup>8</sup>. Dans le cadre des *Hymnes* du recueil *Odi e Inni*, l'auteur célèbre avec rhétorique l'Histoire ancienne ou récente, les héros d'hier et du présent, avec l'intention de devenir le poète civil de l'Italie giolittienne. Les migrants de *Pietole* sont devenus des « exilés », c'est le terme employé en incipit du poème. Ce terme, déjà présent dans la dédicace de *Pietole* (« All'Italia esule »), rappelle aussi et surtout l'exil de Dante dans la Péninsule, durant lequel il écrivit sa *Comédie*. La fuite de la Patrie pour des raisons sociales et économiques a rendu la condition du migrant italien semblable à celle de Dante :

Esule a cui ciascuno fu crudele ;  
tu cui da sé la dolce patria scisse  
e spinse in mare legno senza vele...<sup>9</sup>

Cependant, la tonalité élégiaque du début et le souvenir du chant dantesque d'Ulysse cèdent la place à l'évocation d'une autre figure du panthéon italien, non plus figure de la fuite mais du voyage d'exploration, Christophe Colomb. Le débarquement sur la terre du nouveau monde et l'héroïsme du voyageur rendent leur fierté aux Italiens d'Amérique qui ne sont plus seulement les victimes de la misère qui conduit à la fuite de la Patrie, mais aussi les descendants des grands voyageurs italiens. Le voyage et la conquête ont ainsi une place dans la problématique de la fuite dans la poésie de Pascoli, notamment pour deux autres grandes figures de héros qui voyagent pour fuir vers l'inconnu et le vide.

---

<sup>7</sup> Guido CAPOVILLA dit, à propos de ce discours, que « la rivendicazione dell'equilibrio sociale e della prosperità interna al paese comporta l'asserzione del diritto alla colonizzazione entro il bacino mediterraneo, in base al precedente storico dell'Impero di Roma », in *Pascoli*, Bari, Laterza, 2000, p. 205.

<sup>8</sup> *Tutte le poesie*, cit., p. 510.

<sup>9</sup> « Exilé qui souffrit de la cruauté de chacun ; / toi, que la Patrie a éloigné d'elle / et qui a poussé sur la mer un navire sans voiles... », *Inno degli emigrati italiani a Dante*, *Odi e Inni*, v. 1-3.

## Fuite vers l'inconnu : la conquête

Pour traiter le voyage vers l'infini et l'échec d'une fuite de la réalité Pascoli puise dans l'Antiquité et dans l'actualité des débuts du XX<sup>e</sup> siècle. Alexandre le Grand est le guerrier conquérant qui fuit vers l'Est inconnu jusqu'à ce que les limites de la géographie le ramènent à la réalité de sa propre finitude. Salomon-Auguste Andrée est le voyageur conquérant qui fuit vers le Nord inconnu et disparaît dans le néant des glaces polaires. Il ne s'agit plus de la fuite subie par les contraintes socio-économiques, mais de la fuite qui dépend de la volonté, de la fuite motivée par le désir de l'ailleurs inconnu et le sentiment de borne qu'inspire l'espace-temps du présent.

Le poème *Alexandros* – écrit en 1895 pour la revue romaine *Il Convito*, qui a donné son nom au recueil pascolien *Poemi Conviviali* – revisite l'histoire du roi de Macédoine au moment où il atteint la limite orientale de ses conquêtes en Asie. Face au fleuve qu'il croit être l'Océan, en Inde, Alexandre pense avoir terminé son entreprise. Son élan ininterrompu vers l'inconnu se conclut par un sentiment d'impuissance et de fatigue qui lui bornent l'autre espace qui reste à conquérir, l'espace céleste. Le destin a lui aussi ses limites, et le guerrier entame une réflexion sur la signification de son voyage et la conquête illusoire d'un bonheur :

Oh ! più felice, quanto più cammino  
m'era d'innanzi ; quanto più cementi,  
quanto più dubbi, quanto più destino !<sup>10</sup>

Le regard rétrospectif sur les motivations de la conquête semble n'apporter que déception et regret. En effet, la série répétitive de formes comparatives (avec « quanto...più ») est un prélude au souvenir des victoires passées, lui-même prélude aux pleurs dans la cinquième partie du poème (« E così, piange, poi che giunse anelo : / piange dall'occhio nero come morte »)<sup>11</sup>. Le voyage d'Alexandre n'a donc été qu'une fuite vers un néant dont il constate l'immensité et l'inaccessibilité, suggérées au niveau rythmique par l'anticlimax et les points de suspension :

Non altra terra se non là, nell'aria

---

<sup>10</sup> « Oh ! d'autant plus heureux que le chemin / s'ouvrait devant moi ; d'autant plus heureux / qu'étaient nombreux les périls, les doutes, le destin ! », *Alexandros*, *Poemi Conviviali*, III, vv. 1-3.

<sup>11</sup> « Ainsi il pleure, après qu'il arriva hors d'haleine : / il pleure de son œil noir comme la mort », *Ibidem*, V, vv. 1-2.

[...]

ma questo è il Fine, è l'Oceano, il Niente...<sup>12</sup>

Une lecture plus approfondie sur le plan rythmique de ces vers permettrait, semble-t-il, de déceler une articulation étroite entre organisation interne des syllabes, choix de l'accentuation en cellules rythmiques et suggestion, par la seule réalisation accentuelle, du néant. Ainsi, le premier vers (« Non altra terra se non là, nell'aria ») présente une pause à la huitième syllabe de l'hendécasyllabe. Cette pause peut se justifier par la finale oxytonique de l'adverbe juste avant une virgule, qui suspend dans l'air, précisément, l'élan de conquête. La valeur de l'accent du monosyllabe fait correspondre ici le brusque arrêt du guerrier face à l'espace céleste avec la pause métrique. Mais c'est surtout pour le second vers de la citation que nous proposons une possibilité d'interprétation rythmique de la fuite vers le vide qui, pour les Anciens, se confondait avec l'Océan. La décomposition accentuelle du vers en cellules dépend de la juste accentuation du terme « oceano », proparoxyton en italien courant, mais souvent paroxyton dans la langue poétique. Le vers débute par deux cellules de quatre syllabes constituées de trois brèves et une longue (« ma / ques / to è il / Fi / ne, è / l'O / ce / a / no »<sup>13</sup>), ce qui rallonge un vague anapeste et rend bien l'idée d'espace infini. La fin du vers, par contre, rapproche les accents toniques de « Oceano » et « Niente », ce qui accélère le rythme, en insistant sur la signification tranchante du néant, sur deux syllabes, avant que les points de suspension n'imposent un nouveau ralentissement, à savoir la perplexité face au vide. L'hendécasyllabe est ici accentué sur la quatrième, huitième et dixième syllabe, selon une formule traditionnelle, ce qui permet de retarder l'accent de « Oceano », trois syllabes après le début du second hémistiche, pour le rapprocher sémantiquement de « Niente ».

Il est concevable de parler de fuite car, à la fin du poème, Pascoli choisit d'évoquer en contrepoint de la douleur lucide du héros le monde domestique de la famille d'Alexandre, en Épire. Dans les montagnes de la patrie que le guerrier a quittée pour ne jamais revenir, ses sœurs et sa mère, Olympias, sont décrites tandis qu'elles filent la laine. Alexandre, qualifié de « dolce Assente »<sup>14</sup>, a inutilement fui sa patrie pour l'attrait des terres à

---

<sup>12</sup> « Aucune autre terre sinon là-bas, dans les airs / [...] / Mais c'est la Fin, c'est l'Océan, le Néant... », *Ibidem*, I, v. 2 et IV, vv. 9.

<sup>13</sup> Il est évident que parler de brèves et de longues en poésie italienne n'a pas toujours de sens, car la métrique italienne n'est pas quantitative. Cependant, on pourrait noter par le signe – les syllabes sans accent et par le signe + les syllabes accentuées, ce qui donnerait ici : – – – + / – – – + /.

<sup>14</sup> « doux Absent », *Ibidem*, VI, v. 3.

conquérir, et le fait que Pascoli conclue le poème sur l'image du nid familial – avec des réminiscences autobiographiques intimes indéniables – constitue une spécificité de son symbolisme. En effet, la fuite n'est pas seulement synonyme de liberté et d'ailleurs – notamment par le rêve<sup>15</sup> – mais elle aboutit à la conscience du vide rendue d'autant plus aigue qu'elle est mise en opposition avec l'image bien vivante du nid familial (avec la description de la source et des chênes dans la nuit).

Le pendant contemporain pascolien d'Alexandre pourrait être l'ingénieur suédois Andrée, qui avait entrepris une expédition vers le Pôle Nord à bord d'un dirigeable, en 1897 et avait disparu dans les eaux glacées après une chute ; il fallut attendre 1930 pour retrouver des restes de l'expédition de celui que Pascoli nomme « navichier normanno »<sup>16</sup>. Alexandre a fui l'Épire et la vie familiale pour un destin hors normes dans l'inconnu, comme Andrée qui a fui son espace pour s'envoler vers le Pôle et faire reculer les limites de la connaissance scientifique. Au delà de l'idée de conquête et de voyage, Pascoli insiste surtout sur la fuite des repères spatiaux et temporels qui aboutit à un néant. Andrée pense avoir atteint son but et s'écrit comme Alexandre « Son giunto ! »<sup>17</sup>, mais en réalité il n'a atteint que sa propre limite de mortel à laquelle il ne peut échapper :

sola, pura, infinita era la morte.

E venne, all'uomo alato, odio del giorno  
che sorge e cade, venne odio del vano  
andare ch'ama il garrulo ritorno.<sup>18</sup>

Ici, la fuite des coordonnées de l'espace et du temps – avec la métaphore du rythme des jours qui se suivent – est entretenue par l'euphorie qui gagne l'explorateur dans les airs. C'est la raison pour laquelle Andrée, imaginé par le poète civil des *Hymnes*, fuit tout en ayant conscience de sa mort imminente, vécue ensuite comme un apaisement car l'arrivée à destination coïncide avec la fin de la vie terrestre : « si sentì solo / si sentì grande, si sentì sovrano »<sup>19</sup>.

---

15 « il sogno è l'infinita ombra del Vero. », *Ibidem*, II, v. 10.

16 « marin normand », *Andrée, Odi e Inni*, v. 19.

17 « Je suis arrivé ! », *Ibidem*, v. 38.

18 « la mort est seule, pure, infinie. // Et l'homme ailé détesta le jour / qui se lève et décline, détestait le vain / départ et le retour qui chante. », *Ibidem*, vv. 47-50.

19 « il se sentit seul / il se sentit grand, il se sentit souverain », *Ibidem*, vv. 52-53.

Alexandre et Andrée constituent des figures de la liberté et en même temps du néant. L'auteur qui les a transposées dans sa poésie a voulu représenter, d'une part, la fuite des contingences vers la liberté dans l'espace (à l'instar du deuxième vers de la *Brise marine* de Mallarmé<sup>20</sup>), d'autre part, l'inexorable vide qui les attend une fois arrivés à destination. La poésie de Pascoli se situe exactement à la jonction entre l'idée de la fuite rêvée par les symbolistes et l'idée de la fuite moderne – c'est-à-dire *novecentesca* pour la poésie italienne – sans autre issue que la perte dans un vide extérieur et intérieur.

Les deux exemples de héros en fuite vers un inconnu incarnent la recherche du futur et de l'ailleurs, alors que l'Ulysse revisité par Pascoli incarne la fuite vers le passé, la mémoire d'un voyage qui devient nouveau voyage.

### Une réécriture de l'*Odyssée*

Les émigrés italiens fuient leur patrie pour traverser l'océan en direction d'un nouveau monde où ils pensent trouver une forme de bonheur. Pascoli propose une autre poétisation de la fuite par voie maritime dans sa réécriture de l'*Odyssée*. Deux textes tirés des *Poemi Conviviali* sont directement inspirés d'Homère, le poème *Il sonno di Odisseo* et le cycle intitulé *L'ultimo viaggio*. Le premier est un poème long, daté de 1899, dans lequel l'auteur reprend et augmente l'épisode du début du chant X de l'*Odyssée*, avec l'ouverture de l'ouïe des vents qui détourne le navire. Il s'agit d'une fuite subie et imposée par la volonté des dieux et l'erreur des hommes. *L'ultimo viaggio*, daté de 1904, forme en revanche un cycle de vingt-quatre poèmes longs qui imaginent ce qu'il advient d'Ulysse après son retour à Ithaque, c'est-à-dire des années de répit suivies du désir de repartir en mer, justement pour un « dernier voyage ». Dans ce cas il s'agira d'étudier la fuite comme volonté de retour vers le passé.

Dans *Il sonno di Odisseo*, après neuf jours et neuf nuits de veille, Ulysse fait un songe durant son sommeil. Il voit son île natale, son littoral, ses paysages et même le fidèle porcher Eumée, au loin. Mais les compagnons de voyage ouvrent soudain les outres des vents (Pascoli en imagine plusieurs) et provoquent une tempête qui oblige le navire à s'éloigner de l'île. Le poème présente l'éloignement comme une fuite douloureuse qui fait

---

<sup>20</sup> « fuir ! Là bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres / d'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! »

reculer l'espace familial tant désiré et contraint à reprendre la navigation en haute mer, sous les hurlements du chien d'Ulysse, Argos :

E su la nave, nell'entrare il porto,  
il peggio vinse : sciolsero i compagni  
gli otri, e la furia ne fischiò dei venti :  
la vela si svoltò, si sbatté, come  
peplo, cui donna abbandonò disteso  
ad inasprire sopra aereo picco :  
ecco, e la nave lontanò dal porto<sup>21</sup>

La fuite du navire qui doit suivre la direction imposée par les vents est d'autant plus douloureuse pour Ulysse qu'il vient d'apercevoir au loin Laërte, son père, à l'ombre d'un arbre. Le navire est justement qualifié de « fuggente » (vers 106), car il devient métaphore de l'impossible retour dans la patrie et condition d'errance maritime : « Ed i venti portarono la nave / nera più lungi [...] »<sup>22</sup>. Le récit de l'éloignement soudain du rivage d'Ithaque se conclut par le réveil du héros et la conscience d'une double fuite. Ulysse vient d'affronter en rêve la fuite de sa patrie à cause de la tempête, mais il fait face aussi, durant son réveil, à la fuite imposée par le destin qui l'oblige à errer depuis des années. Ainsi les deux derniers vers du poème, qui évoquent une forme sombre, et l'expression « dileguar lontano » ont-ils une double signification : d'une part la fuite des images d'Ithaque au réveil, d'autre part la fuite qui résume la condition d'errance. Le verbe « dileguare », en italien, peut aussi bien signifier l'éloignement, la disparition ou tout simplement l'effacement, conformément à un choix lexical de l'auteur qui laisse la polysémie ouverte<sup>23</sup> :

[...] ma vide non sapea che nero  
fuggire per il violaceo mare,  
nuvola o terra ? e dileguar lontano,  
emerso il cuore d'Odisseo dal sonno.<sup>24</sup>

<sup>21</sup> « Et sur le navire, en entrant dans le port, / le pire l'emporta : ses compagnons ouvrirent / les outres, et la colère des vents se déchaîna : / la voile se retourna, claquant comme / un linge étendu qu'une femme a laissé / pour le faire sécher sur une hauteur:/ et voilà que le navire s'éloigne du port. », *Il sonno di Odisseo, Poemi Conviviali*, vv. 73-78.

<sup>22</sup> « Et les vents portèrent le navire / noir plus loin [...] », *Ibidem*, vv. 109-110.

<sup>23</sup> Giuseppe NAVA indique à propos de ces derniers vers, dans ses notes au poème : « È la consueta labilità percettiva della poesia pascoliana. », *Poemi Conviviali*, Torino, Einaudi, 'Classici italiani annotati', 2008, p. 95.

<sup>24</sup> « mais il vit une forme sombre qu'il ne connaissait pas / fuir sur la mer couleur violacée, / nuage ou terre ? et disparaître au loin, / le cœur d'Ulysse qui émergeait du sommeil. », *Ibidem*, vv. 123-126. Notre traduction.



D'ailleurs, si l'on compare le texte pascolien et le texte d'Homère, on retrouve le même désarroi au moment de la prise de conscience selon laquelle le voyage va durer plus longtemps que prévu. La fuite des rivages subie à cause de la tempête prend alors une connotation existentielle :

[...] le mauvais dessein de mes compagnons l'emporta. Ils délièrent l'outre, d'où les vents se levèrent tous. L'ouragan les saisit aussitôt et les emporta en pleurs vers le large, loin de la patrie. Pour moi, en m'éveillant, au fond de mon cœur sans reproche j'eus une hésitation : devais-je m'anéantir dans la mer, en me jetant de la nef, ou bien supporter en silence et demeurer au nombre des vivants ?<sup>25</sup>

Le dernier voyage d'Ulysse présente un tout autre cas de fuite en mer. Pascoli, sur l'exemple de ses contemporains Alfred Tennyson et Arturo Graf, se lance dans une suite du texte grec où il imagine le vieux roi assailli par le désir de reprendre le voyage, après des années passées dans son île. Comme nous l'avons annoncé plus haut, la fuite d'Ulysse n'est plus imposée par une contrainte extérieure qui l'éloigne de son but, mais par un sentiment profond d'aventure pour retrouver les lieux et les figures de son ancienne Odyssée. Le treizième des vingt-quatre poèmes qui composent *L'ultimo viaggio* est consacré au moment du départ d'Ithaque. Ulysse et ses vieux amis éprouvent la nostalgie des épreuves et des expériences passées, et le terme « lontananza », qui signifiait la douleur de l'éloignement dans *Il sonno di Odisseo*, prend ici une connotation joyeuse entièrement opposée, car elle donne l'illusion de la jeunesse par le désir du voyage en mer, au lieu d'empêcher le retour : « Ed ecco a tutti colorirsi il cuore / dell'azzurro color di lontananza »<sup>26</sup>. Les compagnons d'Ulysse sont nommés « vecchi ma fanciulli »<sup>27</sup>, car l'attrait du lointain leur permet de fuir la condition de vieillesse et de revenir en arrière. Le voyage que Pascoli décrit dans ce cycle n'est donc qu'une fuite du présent par un voyage à rebours sur les traces des aventures passées, comme une pèlerinage sur les lieux de l'Odyssée. Cependant, la fuite de la vieillesse paisible sur la petite île se solde en réalité par la douloureuse acceptation d'un retour impossible car, s'il y a bien fuite pour retrouver le passé, elle n'apporte que déception. Les vieux marins semblent fuir leur réalité pour sombrer dans une disparition progressive des traces de leur mémoire. L'île de Circé est devenue déserte, l'ancre du cyclope n'abrite plus qu'un modeste berger qui se souvient

---

<sup>25</sup> *Odyssée*, X, traduction par Louis Bardollet, Bouquins Laffont, Paris, 1995, p. 487.

<sup>26</sup> « Et voici que le cœur de chacun se réjouit, / il prend la couleur bleue du lointain », *La partenza*, *Poemi Convivali*, vv. 1-2.

<sup>27</sup> « vieux mais enfants », *Ibidem*, v. 58.



à peine de Polyphème, les Sirènes ne sont plus que des écueils silencieux à la surface de l'eau. Le mutisme des sirènes minéralisées devient métaphore du vide dans lequel naviguent Ulysse et ses compagnons :

[...] Ma, voi due, parlate !  
Ma dite un vero, un solo a me, tra il tutto,  
prima ch'io muoia, a ciò ch'io sia vissuto !<sup>28</sup>

Le dernier volet du voyage d'Ulysse constitue l'aboutissement de la fuite vers le passé, lors de l'arrivée sur l'île de Calypso. Le navire s'est brisé contre les rochers des Sirènes, Ulysse a tenté en vain d'obtenir une réponse sur la vérité de son identité, de sa condition humaine (« Ditemi almeno chi sono io ! chi ero ! »<sup>29</sup>). Son corps blessé est rejeté sur le rivage, près d'une grotte qu'il a bien connue. Il meurt dans les bras de Calypso qui conclut le poème par le constat léopardien d'une vie inutile si elle doit être vouée à la disparition. L'explicit du dernier voyage d'Ulysse charge le récit de la fuite en mer d'une dimension existentielle où domine l'angoisse d'être né pour ne connaître que l'attente de la mort. Dans ce long cycle de poèmes, le thème de la fuite a d'abord signifié la possibilité de retrouver la jeunesse en partant au loin, puis la fuite s'est révélée progressivement inutile car elle ne renvoie qu'à son propre vide, avec un sentiment de limite, éprouvé également par Alexandre ou Andrée. La fuite vers l'inconnu à venir ou la fuite à rebours vers les lieux du passé implique l'abandon d'une réalité temporelle et d'un espace présent qui semblent limités. Le fait que Pascoli représente toutes ces figures de la fuite vers la mort, le vide, le néant, le place indéniablement du côté de la poésie existentielle moderne.

Le premier vers d'*Alexandros*, que nous avons choisi pour accompagner le titre de notre étude – « Giungemmo : è il Fine. »<sup>30</sup> – est emblématique de la réflexion pascolienne sur la fuite. La forme affirmative du vers semble d'abord donner une signification de constat et de soulagement, car Alexandre a atteint son but (en italien « il fine », au genre masculin) et la fin de ses conquêtes (« la fine », au genre féminin). Toutefois, à la lumière de la suite du poème et des exemples d'Ulysse et d'Andrée, le *quinario* qui constitue le premier hémistiche du vers hendécasyllabe ne serait-il pas implicitement une interrogation adressée au destin ? Alexandre a-t-il atteint

<sup>28</sup> « [...] Mais, vous deux, parlez ! / Mais dites une parole de vérité, une seule pour moi, parmi tout le reste, / avant que je ne meure, pour confirmer ce que j'ai vécu ! », *Il vero, Poemi Conviviali*, v. 46-48.

<sup>29</sup> « Dites-moi au moins qui je suis ! qui j'étais ! », *Ibidem*, v. 55.

<sup>30</sup> « Nous arrivâmes : c'est la Fin », *Alexandros, Poemi Conviviali*, v. 1.

son but ou bien est-il arrivé à la fin de son existence, puisqu'il ne peut entreprendre la conquête du ciel. Pour cette raison, nous avons ajouté un point d'interrogation entre parenthèses dans le titre de cette étude. La fuite est vouée au néant, chez Pascoli, comme le montre un poème totalement étranger à l'inspiration antiquisante ou civile des textes abordés jusqu'ici, *Le rane*, dans *Canti di Castelvecchio*. L'image d'un train noir (métaphore du chant des grenouilles dans le soir) qui paradoxalement fuit vers l'horizon sans s'éloigner permet d'établir une analogie avec l'existence humaine :

E sento nel lume sereno  
lo strepere nero del treno  
che non s'allontana, e che va  
cercando cercando mai sempre  
ciò che non è mai, ciò che sempre  
sarà ...<sup>31</sup>

On remarque que la reduplication du gérondif et les répétitions multiples traduisent bien, par le choix syntaxique et métrique, une obsession qui place Pascoli sur le versant des grands poètes de l'inquiétude moderne, bien loin de l'image faussement bucolique et enfantine qu'une partie de la (mince) critique de ce côté des Alpes a longtemps colportée.

Entre destin voué au départ, formes d'héroïsme et vanité de la recherche de ce qui n'existe pas, la vision de la fuite selon Pascoli est intimement liée à la définition d'une terre d'ancrage (la patrie, le nid domestique, l'espace naturel intime et limité) dont l'abandon suscite implicitement le reproche, tout en soulignant la grandeur et le courage de ceux qui en sont les acteurs. D'un point de vue biographique, Pascoli n'a jamais quitté l'Italie et n'était pas attiré par les voyages, sauf par ceux qui lui permettaient de revenir dans son nid de Castelvecchio, à l'époque où il enseignait à Messine et à Bologne. Il a sans cesse tenté de fuir la réalité sociale, économique et politique de son époque et les bouleversements qu'elle engendrait et qui lui faisaient peur, malgré un désir de grandeur littéraire et civile (comme pour ses héros du néant) qui l'a poussé à participer à certains débats. L'Alexandre pascolien aurait peut-être préféré, en fin de compte, revenir vers sa patrie au lieu de chercher à la quitter, tandis que Pascoli avait peut-être envie de dépasser les limites de son monde en fuyant vers le passé antique et la

---

<sup>31</sup> « Et j'entends dans la paisible lumière / le train noir qui s'ébranle / qui ne s'éloigne pas, et qui part / chercher, chercher toujours / ce qui n'est jamais, et ce qui toujours / sera... », *Le rane*, *Canti di Castelvecchio*, vv. 39-44.

rhétorique civile de la célébration. Sa fuite personnelle, en tant qu'écrivain, a-t-elle aussi atteint son but et sa fin ?

*Riassunto :*

Nello studio della fuga fisica dell'individuo la poesia pascoliana propone innanzitutto un corpus interessante sulla fuga oltreoceano. I due testi conclusivi dei *Primi* e *Nuovi Poemetti* permettono infatti di analizzare l'emigrazione degli italiani all'estero, ossia fuga verso l'altrove, insieme ignoto e anelato. La fuga verso l'ignoto è anche un elemento fondamentale nella poesia 'conviviale' di Pascoli, soprattutto con le figure di eroi. Alexandros è fuggito verso le conquiste ma giunge solo al nulla (il Fine ?), Ulisse tenta di fuggire la calma vecchiaia ad Itaca per una nuova Odissea, in realtà per meglio scomparire nel vuoto. Andrée, eroe del tempo di Pascoli, scompare anche lui dopo esser fuggito verso il Polo da conquistare. Fuga motivata da ragioni sociali oppure dalla volontà di superare se stesso, gli esempi pascoliani mostrano che il viaggio senza ritorno implica una scomparsa dell'essere, metaforica o reale.